

RECYCLAGES

Daniel Terrolle

Que fait la ville du cadavre ? Ces réflexions ont pour but de mettre en place quelques jalons face à ce qu'il faut bien appeler un déchet. Sans nul doute, ce déchet là a des spécificités sociologiques et culturelles à travers lesquelles la dimension symbolique s'attache au point de le différencier, dans ses pratiques de recyclage, des autres déchets pour lesquels seules comptent les spécificités de leur nature et composition propres.

ESPACES ET TEMPS

La ville, qui n'a pas toujours redouté la proximité des cadavres, a peu à peu cédé à la nécessité de leur éloignement¹. Cette priorité aux vivants, avec l'hygiénisme du XIX^e siècle, a sans cesse repoussé les cimetières aux franges des grandes villes si ce n'est dans les banlieues de plus en plus éloignées, rendant ainsi nos relations avec ces lieux du souvenir difficiles : les visites au cimetière relèvent maintenant de véritables expéditions et nos fréquentations des tombes et caveaux familiaux se limitent en général à la Toussaint, sauf pour ceux qui ont encore la chance et les moyens d'avoir une sépulture dans un cimetière « intra muros » dans les grandes villes. Les vivants semblent reproduire ainsi pour les morts², selon les hiérarchies de

1. Pascal Moreau, « Naissance, vie et mort des cimetières », *Études sur la mort*, 2009, n°136, 7-21.

2. « Il importe, en effet, que dans leur écriture les nécropoles confirment la hiérarchie des vivants en la projetant sur celle des défunts : « il y a plus de mille ans que la logique de la différence est née », Louis-Vincent Thomas, Préface in Jean-Didier Urbain, *La société de conservation*, Payot, 1978, p. 12.

leurs revenus et de leurs statuts sociaux, des géographies sociales identiques lisibles dans leurs rapports au centre et à la périphérie³. Cet éloignement géographique dont on n'ose penser qu'il prenne le sens d'une relégation⁴ n'encourage pas une familiarité avec notre « dernière demeure » à venir, si tant est que nous choissions d'imaginairement y résider. Il faut dire qu'avec l'allongement de la durée de la vie, la mort comme épisode redoutée s'est également éloignée dans le temps. Nous sommes de plus en plus nombreux à mourir si vieux que certains mêmes de nos contemporains, captifs d'un corps usé par les ans et dont les capacités d'autonomie et d'interaction se sont érodées au point de les priver du simple plaisir de vivre, redoutent que cette échéance n'en finisse point d'arriver.

ÉVOLUTIONS ET DISTORSIONS

L'engouement récent et continu pour la crémation atteste d'un changement d'attitude notable dans nos mentalités : cette solution, à défaut d'être expéditive dans sa réalisation le jour même, permet d'être définitive et propre. La dispersion des cendres, par elle-même, situe le défunt dans le seul souvenir des vivants, le déliant ainsi de l'encombrante rémanence post-mortem que constitue la tombe ou le caveau : point d'ancrage topographique et point d'encombrement spatial, point d'entretien de sépulture et donc d'une illusoire « dernière demeure » dont la transmission devient souvent un fardeau pour ceux à qui elle échoit. Cette fin du culte du cadavre-proprétaire⁵ remet à sa place le rôle passager du vivant sur cette terre et en ordre les traces qu'il a été susceptible de laisser parmi ses contemporains à l'occasion de sa vie. Le religieux y retrouve son sens véritable, la prière autorisant beaucoup mieux que la manifestation architecturale, parfois baroque et redondante à l'excès dans ses symboles, l'invocation d'une divinité possible et l'évocation de nos chers disparus.

3. Ceci n'est pas cependant totalement pertinent tant les attitudes face au cadavre évoluent rapidement : la survalorisation actuelle de la jouissance matérielle et individualiste de la vie implique en retour que la conception de la mort s'inscrive non plus dans une continuité avec la vie mais dans une rupture radicale de perte accomplie de ses seuls profits. Le cadavre basculant ainsi dans un « avoir jouissance » impossible, s'en trouve réduit à un rien sans signification autre que celle d'un déchet devant être recyclé.

4. Force est de constater que les banlieues se retrouvent endosser ce qualificatif tant les grandes villes y ont délibérément repoussé les industries, les décharges et les centres de retraitement des déchets tout comme les populations sous-prolétaires.

5. « La société de conservation « qui est loin de rendre l'âme » se fait aussi « société de consommation » : on conserve les morts pour exorciser nos angoisses et nos culpabilités à leur égard, certes, mais aussi pour les garder à distance (d'où le triple jeu des fermetures : du cercueil, du caveau, du cimetière) tout en les tenant à notre merci ». Louis-Vincent Thomas, *ibidem*, p. 12.

Déliés de ces enracinements matériels, ces derniers flottent maintenant dans la fidélité changeante de nos mémoires où ils risquent peut-être soit de se dissoudre soit d'y devenir persécuteurs. En ne les assignant plus à la résidence matérielle des morts, en refusant de perpétuer cette séparation entre le monde des morts et celui des vivants, ne prenons-nous pas le risque de voir la virtualité nouvelle des défunts empiéter sur celle, de plus en plus prégnante que nous élaborons dans celui des vivants ? À la simplicité antérieure du manichéisme efficace qui séparait l'espace des vivants de celui des morts, n'avons-nous pas pris le risque de substituer une porosité redoutable où ce qui fut trouble ce qui est en ce qu'il peut alors s'y mélanger ? Si cela advient, quels deuils indispensables ne pourrions-nous jamais faire ? Quelles dénégations et confusions risquent-elles de compliquer ces disparitions ? Déjà, l'effritement des rites de passage atteste, tant lors de la naissance que lors de la mort, que nous avons renoncé à des définitions précises, à des partitions claires. En amont de la vie le recours systématique à l'échographie entraîne la nomination du fœtus avant la naissance et sa représentation échographique inaugure, dans l'album de famille, sa vie bien avant la réalité de cette dernière. En aval de cette vie, le « cadavre chaud » et les greffes qui en découlent troublent l'idée que nous avons de la mort. Les frontières du néant – d'où nous venons et auquel nous retournons – s'éloignent sans qu'elles soient pour autant clairement identifiables. Et que dire de nos clones à venir ? Les pratiques sociales peinent à suivre le progrès des sciences et nos cultures sont de plus en plus malades de cette distorsion.

CONTRACTIONS

Ainsi la ville encourage au recyclage prompt du cadavre. Le remplacement des fosses communes par les « caveaux à décomposition rapide » atteste s'il en est besoin que le temps laissé aux morts est devenu aussi encombrant que l'espace qui leur était jusque là dévolu. Le mort doit prendre le moins possible d'espace et de temps dans une ville où ces deux dimensions sociales et culturelles sont des données de plus en plus contractées et concentrées. Le déroulement même des obsèques se contracte : peu de gens actifs peuvent consacrer une partie de leur journée à accompagner le défunt jusqu'à son terme. On est loin ainsi des manières de faire de nos campagnes où la gestion de la mort et des endeuillés reste un acte collectif significatif dans lequel on donne du temps aux effets du décès⁶. En ville, on inhume vite et même parfois on inhume plus du tout si l'on songe au « cadavre chaud » maintenu

6. Nadia Veyrié, « Le deuil aujourd'hui. De la violence d'un vécu au dévoilement d'une gestion socio-économique », *Prétentaine*, 1997, n°7-8, 77-89.

en vie artificielle pour satisfaire le prélèvement de ses organes encore plus utiles aux vivants qu'à la décomposition lente ou à la crémation brutale. Cette pratique atteste bien que le recyclage peut prendre plusieurs formes selon les impératifs de la santé publique ou selon ceux du pragmatisme biomédical.

Lors de morts par épidémie ou par « accident » – que ce dernier relève d'une catastrophe naturelle ou pas – la ville semble mobiliser alors toutes ses performances pour assurer un résultat performatif à la mesure des choses. La canicule d'août 2003, au-delà des déclarations rassurantes de rigueur, a démontré tant par ses non-dits ⁷ que par ses « communications » exagérées ⁸, que face à l'afflux des cadavres à une saison peu propice à la durée de leur conservation, le pragmatisme devenait la règle : on devait au plus vite recycler ces morts trop nombreux quitte à les véhiculer dans des camions frigorifiques pour les stocker dans des entrepôts frigorifiques eux aussi jusque-là dévolus aux denrées alimentaires. Puis, très vite, il fallut user des caveaux à décomposition rapide disponibles pour régler la question de leur inhumation. Si l'on pouvait attendre le retour de vacances différé d'un ministre de la santé alors totalement inefficace pour régler cela ⁹, on ne pouvait par contre pas attendre que les familles reviennent de leurs congés estivaux aussi mérités que parfois passés loin de France, pour leur confier les funérailles du défunt ou de la défunte ¹⁰. On a donc recyclé dans l'urgence, sans s'encombrer de trop de formalités aussi bien sur le plan médico-légal (tant ce service était alors débordé), que sur ceux du symbolique et du religieux. Ces dernières choses sont utiles lorsque l'on a le temps d'y satisfaire, mais lorsque les cadavres pullulent, l'urgence est autre. La ville sait donc bien recycler le cadavre : il faut dire qu'elle en a l'expérience et la compétence avec la charge permanente qu'elle assume envers les plus démunis depuis l'aube des temps ¹¹. Par ailleurs, depuis parfois les buchers de la peste (il s'agit là plus d'incinération de cadavres

7. Les Pompiers de Paris, ordre militaire, n'ont pas été autorisés à rendre publics les chiffres de leurs interventions relatives à cet événement.

8. S. Parigi, directrice du Samu social de Paris s'est empressée d'annoncer à la presse dès le 27 août 2003 que seulement quatre SDF étaient décédés des suites de la canicule (Le Monde, 27/08/03). Cette information - non vérifiable et totalement non-crédible à cette date - sera reprise par l'ensemble des associations caritatives et humanitaires.

9. Malgré les alertes lancées très tôt par les services d'urgence médicale, le Dr. J.-F. Mattei n'a pas cru bon de revenir sur Paris pour assumer ses fonctions de ministre de la santé. En contrepartie de sa défaillance manifeste il a été nommé par la suite directeur de la Croix Rouge.

10. Le roman de Pierre Tartakowsky, *Chaudes larmes*, Ed. Eden, 2004, restitue bien l'ambiance du moment.

11. Jusqu'en 2000 où l'association « Les Morts de la rue » fut officiellement mandatée par la Mairie de Paris pour accompagner les corps non réclamés des plus démunis, les cadavres de ces derniers étaient enterrés sans cérémonie au cimetière parisien de Thiais.

que de crémation), en passant par les charniers dus aux guerres, aux génocides, la nécessité des recyclages de masse s'est suffisamment imposée aux vivants pour qu'ils sachent y faire face. Leur mobilisation à gérer cela est à la mesure des risques sanitaires mortels qu'ils prendraient à ne point le faire rapidement. Indéniablement, cela motive. Et il n'est pas sans intérêt de constater qu'alors, débarrassé du superflu, dans ces moments là, on va à l'essentiel. Et c'est bien de cela que l'on parle ici.

Cette forme épurée du traitement du cadavre où ce dernier est traité comme un déchet encombrant car évolutif ¹² reste sa principale signification. On est ici à l'opposé de la mise en scène du funérarium, de ses vanités, de ses illusions et au fond de ses dénis collectifs organisés. Point d'attitudes artificielles, point de théâtralité compassée, de maquillages et de petits arrangements rassurants pour les vivants. Point de ritualités où la manipulation symbolique du réel puisse nous donner l'illusion que nous maîtrisons ce qui, finalement, nous échappe. Le réel est bien trop impératif et encombrant pour que l'on puisse prendre le temps de jouer à le manipuler, sauf à gérer sa représentation par la « communication » sur son ampleur et les formes « particulières » de son traitement. C'est pourquoi on verrouille l'information sur le moment – quand on ne la déforme pas systématiquement ¹³ – et que l'on reconstruit dans l'« après coup » la légende des faits. Toutes les formes d'autorité, politiques comme professionnelles, se serrent alors les coudes pour entretenir l'illusion de la responsabilité et de la performance qui les fondent, même et surtout quand elles ont pu témoigner, dans les faits, que l'urgence était parfois susceptible de dépasser leurs compétences.

GESTION

La ville recycle pour ne point s'encombrer et pour ne point être saturée ¹⁴. Elle identifie, différencie et évacue. Les lois sur la bioéthique ont clairement défini par destination les déchets humains. Bien plus, elles ont mis fin au flou antérieur qui permettait de confondre à dessein un corps donné à la science et le cadavre non-réclamé d'un SDF. Chaque déchet humain trouve maintenant sa place et le traitement auquel il a droit. De la

12. Louis-Vincent Thomas, *Le cadavre. De la biologie à l'anthropologie*, Ed. Complexe, Bruxelles, 1980.

13. La production du « silence » ou du « bruit » sont des postures connues en matière de manipulation de l'information et donc de communication : toutes deux ont finalement la même fonction délibérée qui est de rendre le « message » inaudible.

14. Cyrille Harpet, *Du déchet : philosophie des immondices. Corps, villes, industries*, L'Harmattan, 1998.

même manière, notre société s'obstine, pour des raisons de police, à identifier chaque corps. Si elle ne réussit pas toujours (des SDF sont inhumés sous X) elle s'applique à le tenter. L'aboutissement de cette volonté restituée aux SDF¹⁵ une identité qu'ils avaient souvent perdue et les resocialise ainsi par réagrégation à leurs semblables lors de ces pratiques mortuaires. Elle prend la forme ainsi d'une réinsertion certes tardive car post-mortem et sans gratification pour le vivant. Cette volonté d'identification est tenace puisqu'elle s'attache bien au-delà de la mort aux restes des défunts (lors des réductions de corps par exemple ou lors des transferts de sépulture). Ainsi le cadavre, en général, a une identité qui fait effet de traçabilité sociale. Cependant, pour le SDF inhumé sous X, comme pour les cendres dispersées suite à la crémation – qui reste aussi la phase terminale du retraitement des corps des plus démunis après les cinq années passées en caveau à décomposition rapide – c'est la disparition qui est à l'œuvre. Seules quelques mentions restent dans les registres de la « conservation ». Ainsi, les SDF dont les corps ne sont pas réclamés, sont victimes d'une double peine de disparition : tout d'abord, car pour trop d'entre eux qui ne se réinsèrent pas, ils ont l'élégance de glisser furtivement d'une mort sociale vers une mort biologique discrète. Enfin, au terme du traitement de leurs corps, leurs cendres se dispersent sans laisser de traces. De fait, comme le disait, sans avoir conscience de la pertinence de sa réponse, un responsable associatif à propos de mes questions sur le devenir de ceux qui ne se réinséraient point : « Ils disparaissent ».

NÉGATIONS

Si la ville recycle les corps elle recycle aussi nos représentations de la mort dont elle efface les traces : on apprend les décès presque par accident ou inadvertance tout comme le deuil ne se porte plus, ne s'affiche plus. De la même façon, comme on meurt à l'hôpital ou en maison de retraite, la ville n'est plus porteuse de signes mortuaires. Les convois sont discrets si ce n'est furtifs. L'anonymat urbain, qui est déjà la mort du sujet singulier au profit de l'efficacité de masse, a déjà bien préparé cette logique de la disparition que la mort endosse sans peine.

Est-ce à dire que la disparition serait une réduction à rien du fait de mourir ? On peut en douter, tant la mort et le cadavre sont, symboliquement, du côté de l'impur et de la pollution¹⁶. Ces dimensions symboliques continuent d'ailleurs tant les espaces, les objets que les personnes qui s'y

15. D. Terrolle, « La mort des SDF à Paris : un révélateur social implacable », *Études sur la mort*, n° 122 « Mort et exclusion », L'Esprit du temps, 2002.

16. Mary Douglas, *De la souillure*, Maspero, 1971.

rappellent ou y ont à faire. Comme le souligne F. Zonabend : « La pollution qu'engendre le déchet se propage comme une onde de choc dans le corps social qu'elle contamine de proche en proche, entraînant, à chaque fois, une déchéance et une rupture d'identité. Les mécanismes de la pollution entrent en action dans des situations diverses : soit il y a trop de proximité, soit trop d'éloignement. Mais se trouvent alors tracées les limites des relations possibles et définie « la bonne distance » entre soi et autrui, conditions élémentaires de l'identité »¹⁷. C'est à la recherche de cette « bonne distance » que nos sociétés doivent œuvrer sous peine de ne plus s'identifier et de nous condamner à n'être plus personne.

Daniel TERROLLE
LAU-IIAC/Cnrs-EHESS

RÉSUMÉ

En s'interrogeant sur la capacité de la ville à gérer le cadavre comme un simple déchet, l'anthropologie soulève de multiples questions qui soulignent les contradictions auxquelles nos sociétés industrielles et urbaines se trouvent confrontées. Parmi celles-ci, le décalage entre les avancées du progrès scientifique et les pratiques et représentations sociales relatives à la mort, n'est pas le moins questionnant.

Mots-clés : Ville – Cadavre – Recyclage – Pollution – SDF.

SUMMARY

In its questioning of the city's capacity to manage corpses as mere pieces of litter to be disposed of, anthropology raises a number of questions which underscore the contradictions facing urban and industrial societies today. Among the most burning of these figures the ever-widening gap between the advances of science and social practices and representations associated with death.

Key-words : City – Corpse – Recycling – Pollution – Homeless people.

17. Françoise Zonabend, « L'innommable et l'innommé », in J.-C. Beaune (sous la dir.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Champ Vallon, 1999, 90-98.